

MASCARADE

JOURNAL POLITIQUE

ABONNEMENTS

Lyon
Un an... 8 fr.
Six mois... 4 fr.

Les ANNONCES
se traitent de gré à gré.

POUR LES ABONNEMENTS ET LES ANNONCES

S'adresser à l'imprimerie Labaume, cours Lafayette, 5, et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

ABONNEMENTS

DÉPARTEMENTS
Un an... 10 fr.
Six mois... 5 fr.

ÉTRANGER
Un an... 12 fr.

BONIMENT



Les voilà devant Paris!

Depuis les Ardennes jusqu'aux rives de la Marne, quatre cent mille Prussiens boueux et pouilleux, ont traîné leurs souliers épais sur la terre française, marchant silencieux comme des voleurs, se cachant sous bois comme des bêtes fauves, et marquant leurs étapes par des pillages, des incendies, des dévastations et des fusillades.

Ils sont venus sans obstacles, sans rencontrer un régiment, un bataillon, un soldat, par cette même route où il y a quinze jours à peine, passait fière et ardente l'armée de Mac-Mahon, cette armée qui a dû se rendre à merci pour sauver les bagages impériaux, pour conserver la vie chancelante d'un monarque imbécile dont l'existence s'en allait par toutes les moelles.

Ils sont venus épouvantant les hommes par leurs cruautés, les femmes par leurs outrages, faisant fuir les petits enfants devant leur moustache rousse et leurs mains rapées;

A la vérité on en a tué quelques-uns en chemin; il s'est trouvé des francs-tireurs pour les fusiller au gîte, il s'est trouvé des paysans qui a défaut de fusil ont pris leur pioche ou leur bêche, et ont vengé leur terre dévastée avec l'outil qui la fécondait; il s'est rencontré un commandant héroïque qui en a enseveli deux ou trois cents sous l'écrasement de sa citadelle;

Mais qu'est-ce cela, auprès de leurs bords sans nombre, que signifient quelques cadavres de plus ou de moins pour ce vieux bonhomme bigot et féroce qui, dans ses lettres à Augusta écrites en style

d'épique, verse des larmes de crocodile sur les horreurs de la guerre!

Ces vendetta isolées, ces victoires d'embuscade ne pouvaient arrêter leurs gros bataillons poussés par la faim, le désir de rapine et la canne des majors.

Pendant que la diplomatie boiteuse faisait un pas en avant et deux pas en arrière pour arriver à une médiation; pendant que M. Walsburn échangeait des notes avec M. Bancroft, que lord Lyons attendait la réponse de lord Granville, et que M. de Beust envoyait à M. de Metternich des instructions bourrées, de si et de cas, — les autres avançaient sans relâche, sans trêve, sans repos, sans quitter leurs bottes, — et à l'heure qu'il est, les uhlands caracolent devant les glacis des forts détachés, et les canons d'acier allongent leur encolure vers les murailles de Paris.

Paris assiégé! Paris la cité unique, Paris la grand-ville comme disent les vieilles chansons — à cette pensée, il nous vient un serrement de cœur, une contraction aux tempes, et une pesanteur sur la poitrine.

Paris assiégé!

Ah! Parisiens défendez vous, défendez-vous ferme, derrière vos forts, derrière vos murailles, derrière vos maisons et derrière vos pavés.

Défendez-vous et que tous les moyens de destruction vous soient en aide: le fer comme le feu, la poudre comme le picrate, l'eau comme l'incendie, le poison comme le pétrole.

Défendez-vous, car ce n'est pas une guerre ordinaire celle-là, ce n'est pas une lutte à armes loyales et courtoises, où après la bataille le vaincu peut serrer la main au vainqueur.

Non, et retenez bien ceci: — aux Prussiens, — Paris est leur récompense, et leur proie convoitée.

Nach Paris! a-t-on dit à tous ces malheureux qui ont abandonné leurs fem-

mes et leurs enfants, et qu'on a fait monter dans les wagons à coups de plat de sabres.

Nach Paris! à ces Bavaïrois et à ces Badois qu'on plaçait au premier rang devant la mitraille.

Nach Paris! à ces bataillons qui campaient sous une pluie battante, étendus dans la boue.

Nach Paris! à ces misérables qui pour apaiser leur famine enfouaient leurs dents longues dans une croûte de pain moisi.

Nach Paris! à ces soldats éreintés dont les pieds meurtris ensanglantaient la route dans leurs marches forcées.

Nach Paris! Et à ce mot magique ils oublièrent tout, leurs douleurs, leur crainte, leurs fièvres, le froid, la faim, leurs fatigues, pour se hâter vers ce rendez-vous suprême, vers cette terre promise où devaient cesser toutes leurs misères dans un épanouissement de bien-être et de plaisir.

Ils veulent Paris, pour s'étendre dans vos lits, Parisiens, eux qui depuis six semaines couchent sur la terre mouillée; pour se carrer dans vos fauteuils, eux qui n'ont pas cessé de marcher nuit et jour; pour manger vos biftecks et boire votre vin, eux qui ne trouvent plus un os à ronger ni un morceau de lard dans l'Alsace, la Lorraine et la Champagne ravagées;

Ils veulent Paris pour se promener sur vos larges boulevards et le long de vos avenues, eux dont les villes sont des casernes; pour aller dégourdir dans vos théâtres leur esprit pesant et leur intelligence épaisse; pour couriser vos femmes séduisantes et parfumées, eux dont les ménagères grasses sentent la cuisine et le grailon.

Ils veulent Paris en un mot, pour satisfaire ce gigantesque appétit de tous leurs goûts affamés, et de tous leurs sens excités.

Mais il faut qu'ils soient trompés même

dans leur victoire, si la fortune insolente de leurs armes ne s'arrêtait pas.

Il faut qu'au lieu de la ville opulente, luxueuse et remplie de jouissances qu'ils espèrent trouver, ils ne rencontrent qu'une ville désolée et une cité en ruines, il faut qu'ils ne marchent qu'à travers des maisons écroulées, des rues défoncées et des édifices incendiés: Paris doit s'ensevelir plutôt que de procurer une heure de repos et une minute de plaisir aux bandes de Guillaume.

Quant à nous gens de province qui voyons les Prussiens se rapprocher de nous, qui déjà sentons le souffle de l'invasion, — préparons-nous à défendre nos villes, nos foyers et nos familles.

Que ce soit là l'unique souci, la seule préoccupation et la grande affaire.

Le renversement du pouvoir criminel qui nous a amené toutes ces douleurs et toutes ces hontes, la proclamation de la République, le souffle de liberté qui gonfle nos poitrines, ont fait surgir aussitôt une foule de problèmes sociaux qui restent à résoudre, ont donné naissance à des revendications qui depuis longtemps attendent à la porte.

Dans certaines villes, à Lyon notamment, une sorte d'antagonisme semble s'accroître entre deux classes de la société, dont l'alliance est pourtant la condition indispensable du bien-être général: — l'ouvrier et le bourgeois. Le bourgeois fronce le sourcil et serre ses écus au gros mot de socialisme, et l'ouvrier jette un regard d'envie et d'amertume en comparant son salaire au coffre-fort du bourgeois.

Est-ce le moment, citoyens, d'agiter de pareilles questions dont l'étude demande du temps, des réflexions, du calme et de la modération?

Quoi! les Prussiens sont à Paris, et nous songerions à créer des distinctions, des divisions entre un Français qui a une

FEUILLETON DE LA MASCARADE

Economie domestique



Jeannette. — N, i, ni, c'est fini, mon pauvre Jean. Cette fois nous voilà dehors, et les propriétaires ont repris leur domaine.

Jean. — En effet, Jeannette.

Jeannette. — Et il a fallu t'en aller piteusement, honteusement, sans même qu'on se donnât la peine de te prendre par les épaules pour te jeter à la porte.

Jean. — Comme tu dis, Jeannette.

Jeannette. — Et dans cette chute, dans cette dégringolade, il ne s'est trouvé pour t'accompagner ni une sympathie, ni un regret. Seuls les cris d'indignation et les huées t'ont fait la conduite.

Jean. — C'est vrai, Jeannette.

Jeannette. — Et de tous ces serviteurs, de tous ces amis qui te faisaient des protestations d'obéissance, de fidélité et de dévouement, pas un n'est resté auprès de toi: tous sont partis t'abandonnant à ton infortune, tous se sont détachés; les uns par lâcheté, et le plus grand nombre par mépris et par dégoût.

Jean. — Parfaitement, Jeannette.

Jeannette. — Et voilà de quelle façon, avec quel sangfroid, quelle impassibilité, quelle indifférence, tu acceptes un pareil désastre? Ah ça, tu n'as donc plus ni cœur, ni dignité, ni amour-propre, pour avouer sans rechigner, toutes les humiliations et toutes les hontes qui s'accumulent sur toi?

Jean. — Que veux-tu, Jeannette?

Jeannette. — Il ne te reste donc plus dans les veines une goutte de sang qui te monte au front devant le spectacle de ta pitoyable et grotesque décadence?

Jean. — Il y a longtemps, Jeannette, que j'ai désappris à rougir.

Jeannette. — Alors si ces sentiments sont émusés, sont morts chez toi, au moins dois-tu ressentir

quelque pitié, avoir l'âme fendue en deux, et les yeux noyés de larmes, en pensant dans quelle position épouvantable, dans quelle misère affreuse tu as laissé le domaine...

Jean. — Il est certain que...

Jeannette. — Les champs dévastés, les prairies tondues, les récoltes pillées, les arbres abattus ou brûlés, la basse-cour égorgée, les meubles saccagés par les huissiers de Fritz, la désolation et la ruine attachées pour dix ans peut-être à ce malheureux domaine, est-ce que tout cela ne t'émeut pas, ne t'accable pas de douleur et de remords?

Jean. — Donne-moi du feu, Jeannette, pour allumer ma pipe.

Jeannette. — Du feu, pour te brûler, misérable! A la fin ton apathie étonnée et cynique me fait sortir des gonds... Quoi! pas un soupçon de regret, pas un sentiment de honte, pas un cri de pitié... mais en quoi es-tu fabriqué? qu'y a-t-il en toi de flasque, de mou et d'insaisissable? Est-ce du caoutchouc, du papier mâché ou de la boue qui se cachent derrière ta peau...

Jean. — Ne parle pas de la peau, Jeannette, avec cet air dédaigneux. — La peau, ma chère,

est un trésor qu'il faut garder et conserver avec soin, car c'est la seule chose qui ne se remplace jamais.

Jeannette. — Tiens, décidément, Jean, je n'ai plus la force de me fâcher. En présence de ta platitude et de ta bassesse, ma colère se refroidit et mon indignation tombe à plat. — Seulement je te dirai ceci: puisque rien ne subsiste en toi des sentiments d'un homme; puisque l'on cherche en vain le coin, le recoin, où s'est réfugié ton honneur; puisque tous tes soucis, toutes tes préoccupations, toutes tes sollicitudes se résument à ceci: conserver ta peau, — as-tu réfléchi, Jean, que ton expulsion de la ferme te jette dans une pénurie complète, une misère profonde? as-tu réfléchi que te voilà errant et vagabond, sans gîte, sans habits et sans pain. — Cette perspective de misère pour toi et ta famille... ch! mais, qu'as-tu donc à rire ainsi, ce que je dis n'a je crois rien de bien gai, et...

Jean. — Je ris, Jeannette, de ta naïveté...

Jeannette. — Comment! ma naïveté?

Jean. — Eh oui, ta naïveté... Dis moi, Jeannette, cette maison où nous sommes te paraît-elle à ton gré?

veste et un Français qui a un paletot !
Nous nous amuserions à rechercher si celui-ci est un bourgeois et celui-là un ouvrier, alors que nous savons que tous deux sont Français.

Nous discuterions des questions de salaires, de bénéfices, de capital, de prérogatives, lorsque salaires, bénéfices, capitaux, prérogatives sont menacés de destruction et de pillage par des bandits qui sont à quinze journées de chez nous !

Ah ! tout homme, tout citoyen, quel qu'il soit, pourvu qu'il se sente un battement patriotique au cœur, doit rejeter au loin toutes ces idées d'antagonisme, de querelles et de divisions intestines.

Il ne doit y avoir chez nous des regards de haine et de défi que contre les Prussiens, et s'il se trouvait des misérables qui par leurs excitations réactionnaires ou révolutionnaires, leurs violences, leurs convoitises ou leurs rancunes, allumassent parmi nous le feu d'une guerre civile, fissent répandre une goutte de sang français, ceux-là mériteraient d'être fusillés contre un mur avec cet écriteau pendu au dos : *Traître au pays !*

Jacques BARBIER.

Elections municipales.

Voici le résultat des élections du 15 septembre, avec le nombre de voix obtenues par chaque candidat élu :

1^{er} ARRONDISSEMENT.

Sont élus :
Les citoyens, Chavant . . . 9900 voix.
Chepié . . . 9331
Ducarre . . . 6397
Chavanne . . . 5973
Meynard . . . 5836
Reynier . . . 5798
Rey . . . 5721

Ballottage pour l'élection de deux conseillers.

2^e ARRONDISSEMENT.

Sont élus :
Les citoyens, Castanier . . . 11693 voix.
Bonnardel . . . 11444
Varambon . . . 10734
Durand . . . 9229
Chavero . . . 9114
Ferroillat . . . 8147
Ducet . . . 7880
Caillau-Chouard . . . 7731
Le Royer . . . 7112
Outhier . . . 7032

Ballottage entre les citoyens Langlade et Favier.

3^e ARRONDISSEMENT.

Sont élus :
Les citoyens, Crestin . . . 10153 voix.
Perret . . . 5290
Pinet . . . 5463
Gérard . . . 5528
Barbecot . . . 5495

Ballottage pour 5 conseillers à élire.

4^e ARRONDISSEMENT.

Sont élus :
Les citoyens, Michaud . . . 7109 voix.
Rafin . . . 6719
Chepié . . . 5046
Vallier . . . 7051
Soubrat . . . 6581
Perret . . . 4685
Vaille . . . 5996

Jeannette. — Quelle question ?
Jean. — Eh bien, cette maison est à moi.
Jeannette. — Hein, quoi ? que chantes-tu là ?
Jean. — Je ne chante rien, voilà les titres et la quittance. — Ah ! ah ! cela t'étonne, attends : ouvre ce placard...
— Rempli de linge...
— Et celui-là ?
— Rempli de vaisselle...
— Et cet autre ?
— Bourré de vêtements !
Jean. — Maintenant viens au jardin.
Jeannette. — Il y a un jardin ?
Jean. — Parbleu, ne faut-il pas prendre l'air de temps en temps ! Regarde cette tonnelle ombragée...
Jeannette. — Oui...
Jean. — Pour le soleil, tu comprends.
Jeannette. Ah !
Jean. — Ici, c'est la remise, avec la voiture...
Jeannette. — Quand nous voudrions nous promener, n'est-ce pas ?
Jean. — Précisément : là est l'écurie, j'aurais voulu y mettre deux chevaux, malheureusement il

5^e ARRONDISSEMENT.

Sont élus :
Les citoyens, Morand . . . 8985 voix.
Febvre . . . 8266
Despeignes . . . 8297
Desgoutlet . . . 4045
Cottin . . . 4697
Jacqui . . . 4868
Pascot . . . 4931
Bacot . . . 4937

6^e ARRONDISSEMENT.

Sont élus :
Les citoyens, Baudy . . . 5570 voix.
Brialou . . . 5940
Hénon . . . 6438
Veyrat . . . 4665
Bouffier . . . 4840
Fertoret . . . 4639
Nificker . . . 4081

Ainsi, sauf huit conseillers pour lesquels il y aura lieu de procéder à un nouveau scrutin par suite de ballottage, — la municipalité lyonnaise se trouve aujourd'hui régulièrement constituée.

Les élections ont eu lieu avec le plus grand ordre et la plus entière liberté, en dehors de toute espèce de pression ; il ne saurait donc y avoir de contestation possible, — et nous devons tous nous incliner devant ce maître souverain qui s'appelle le suffrage universel.

J. B.

Les Réfractaires.

Nous avons à Lyon une assez notable quantité de gens valides qui donnent une singulière idée de leur patriotisme et de leur amour pour l'ordre.

Ces estimables citoyens, — pour la plupart ex-conservateurs, et ayant beaucoup de choses à conserver, — n'ont pas un instant hésité à échapper par tous les moyens à la garde nationale.

Les uns, à l'approche du danger, se sont empressés de s'esquiver. D'autres ont affecté de ne point se faire inscrire sur les listes de la garde nationale, ou bien étant inscrits, évitent de paraître à leurs compagnies et aux exercices.

Il y en a qui prétextent une inscription dans les communes rurales, cherchent à s'excuser en invoquant des villégiatures invraisemblables. Bref, l'effectif des compagnies est loin d'être au complet.

Assez de prétextes, plus de villégiatures. Que messieurs les amateurs de campagne rentrent à Lyon faire leur service ; il faut que les réfractaires se présentent à leurs compagnies respectives et remplissent les devoirs incombant à chacun dans les circonstances actuelles.

Tout homme valide qui refuse ou allègue de pitoyables motifs pour chercher à se soustraire à l'obligation de la garde nationale est un mauvais citoyen et un mauvais patriote.

Croyez-vous, messieurs les réfractaires, que passer quatre ou cinq heures par jour à l'exercice, monter la garde, coucher au poste, se promener dans la ville avec un fusil, soit une occupation si réjouissante, un plaisir très-recherché ? Erreur. Faire des par le flanc droit ou des croisez... elle ! se trimballer à huit ou dix dans la ville pour arrêter les ivrognes, faire circuler autour des enrôlements, mal dormir, se livrer en pâture aux punais

n'y a place que pour un.

Jeannette. — C'est fâcheux. — N'aurons-nous pas une livrée pour notre cocher ?

Jean. — Justement, je l'ai commandée hier à la ville.

Jeannette. — Très-bien, et quelle couleur ?

Jean. — Vert et or.

Jeannette. — Ce sera, je crois, très-distingué et d'un goût parfait.

Jean. — A présent, Jeannette, ouvre ce porte-feuille, et compte.

Jeannette. — Des rentes, des rentes, des rentes..

Jean. — Hein, tu ne t'attendais pas à celle-là.

Jeannette. — Ainsi, te voilà riche, ami Jean ?

Jean. — Riche, je le crois bien, riche plus que jamais, riche à faire croquer d'envie tous les misérables qui m'ont chassé. Tu vois bien, Jeannette, qu'il n'y avait pas de quoi se désoler comme tu le faisais tout-à-l'heure ; nous allons couler désormais une existence fortunée, tranquille, heureuse...

Jeannette. — Pendant que l'ancienne ferme est à moitié démolie, nous habiterons cette belle et spacieuse maison...

Jean. — Juste !

ses dans les postes, — tous ces petits agréments ne constituent pas le vrai bonheur.

Pour quelques amateurs de galons, heureux de parader un sabre au côté, pour quelques mortels satisfaits de jouer au soldat, — il ne faut pas se dissimuler que la grande masse des citoyens seraient enchantés de déposer les armes.

Mais le sentiment du devoir domine généralement ; on fait acte de patriotisme, de dévouement, de désintéressement ; on quitte ses affaires, on se gêne, on s'efforce de se rendre utile à la patrie dans la mesure de ses forces. Quand les Prussiens viendront, ils trouveront à qui parler, et chacun est résolu à combattre l'ennemi au dehors en maintenant le calme et la tranquillité publique au dedans.

Seulement que personne ne manque à ses devoirs de citoyens, et que chacun accomplisse sa tâche.

Il est indispensable que les capitaines des compagnies prennent d'énergiques mesures pour que tout le monde soit présent dans les rangs. C'est aux gardes nationaux à signaler les réfractaires de leur quartier, de leur rue, de leur maison, et aux officiers à se montrer sévères envers ceux qui essaieront de se soustraire au service ou à l'exercice.

Par exemple, pas ou peu d'amendes, — beaucoup de gens préférant donner 2 ou 3 francs que de monter la garde, mais qu'on double ou triple les corvées des réfractaires.

Nous sommes sous tous les rapports dans une situation assez perplexe et assez grave pour que la patrie ait le droit de compter sur tous les citoyens valides sans exception.

A. MONEY.

Pauvre Prisonnier !

Un correspondant ordinairement bien informé nous donne des détails touchants sur la captivité de notre ex-souverain bien-aimé. Nous avons même l'intention de faire appel à la générosité de nos lecteurs pour procurer quelques douceurs à ce regretté monarque.

On sait que le ramolli en question a dû faire la route jusqu'à Cassel dans de simples voitures royales, et a été transféré dans un modeste château où l'on n'a même pas trouvé de locaux suffisants pour loger sa valetaille de généraux, d'aides-de-camp et de domestiques au nombre de quelques centaines ; ses équipages et ses 83 chevaux ont eu grand peine à se caser ; c'est pitié, quoi !

Voici comment l'aigle dont nous parlons emploie généralement ses journées, et si les larmes ne coulent pas des paupières sensibles, c'est à désespérer du cœur des Français.

On pousse la cruauté jusqu'à exiger que Louis Bonaparte dorme la grasse matinée, et l'on a soin que nul bruit désagréable ne vienne troubler son sommeil. Pour qui connaît l'incomparable activité de ce remarquable homme d'Etat et son amour du travail, il est aisé de comprendre son supplice.

Sorti d'un lit épouvantablement douillet, cet individu est plongé dans des bains de senteurs et livré aux mains d'une quinzaine de valets qui l'arrangent, le vêtissent, le maquillent, lui ajustent des mèches, lui cirent la moustache, enfin se livrent sur sa personne

sur les réparations, volé sur les achats et sur les ventes, volé partout en un mot, car lorsque la ferme de maître Jean est ruinée, il n'est pas possible que maître Jean soit riche.

Jean. — Cependant, Jeannette...

Jeannette. — Ecoute, Jean : Jusqu'à ce jour je te connaissais incapable, entêté, sournois, dépensier, tyrannique, amateur de mensonges et de flagorneries ; aujourd'hui j'apprends que tu es voleur !

C'est le dernier coup. Jeannette, honnête femme, ne peut pas rester avec Jean, malhonnête homme !

Adieu, Jean, je te quitte.

Jean. — Jeannette ! Jeannette ! tu t'en vas ?

Jeannette. — Je m'en vais, Jean, et bonsoir !

Jean. — Allons, bonsoir ! Au diable les gens délicats, si on les écoutait on ne prendrait jamais rien ; avec tout ça j'ai oublié d'allumer ma...

— Vous voulez du feu, camarade ?

Jean. Merci, l'homme à moustaches, — votre nom, s'il vous plaît ?

— Inutile, ami Jean, nous n'avons jamais fait qu'un.

L. LECCLAIR.

X. LEFRANC.

DÉFILÉ DE LA SEMAINE



La République a pour nous un inconvénient sérieux : c'est de nous faire lever chaque matin à cinq heures et demie, afin de nous rendre à l'exercice de la garde nationale : gauche ! droite !

Pour un citoyen qui avait coutume de dormir sa grasse matinée sous l'empire, ce réveil matinal au son du tambour ne laisse pas que de s'effectuer sans mauvaise humeur et sans quelque tirage.

Mais bast ! quand les Prussiens sont à Montreuil, il faut bien s'habituer à la vie des camps, et cela forcera les gardes nationaux à être vertueux, s'ils veulent éprouver quelque plaisir en regardant lever l'aurore.

Au surplus, ces exercices n'ont rien de désagréable, et il s'y mêle toujours quelques éléments comiques qui jettent un peu de gaieté dans les changements de front et les conversions sur pivot fixe.

Vous avez d'abord le garde national dont le ventre ou le nez rompent l'alignement, ce qui constitue un sujet inépuisable de plaisanteries toujours nouvelles.

Ensuite, l'étourdi qui au commandement de *front* présente à son sergent la face opposée.

En troisième lieu, le voisin qui vous éborgne avec sa baguette de fusil, en ébauchant une charge en douze temps.

Etc., etc., etc.

Le côté vraiment peu séduisant, ce sont les gardes à monter : vingt-quatre heures de poste, agrémentées de quelques patrouilles nocturnes où l'on ramasse des ivrognes et des vagabonds ; voilà sans contredit le revers de la médaille ; — mais il serait trop commode de bien mériter de la patrie si l'on avait toutes ses aises.

Ne serait-il pas possible que toute la garde nationale fût armée de chassepots et que chaque bataillon possédât une ou deux mitrailleuses ?

Les chassepots coûtent en moyenne 36 ou 38 francs, un grand nombre de gardes nationaux auraient pu en faire la dépense ; quant à leurs collègues moins fortunés, il aurait été pourvu à leur armement par des cotisations ou des souscriptions.

Cette idée nous est venue l'autre jour, et nous avons écrit immédiatement soit à M. Petit Gaudet, soit à divers manufacturiers de St-Etienne, afin de savoir si les uns ou les autres pourraient livrer des chassepots en quantité suffisante, et à quelles conditions.

Or voici la réponse : 1° M. Petit Gaudet ne fabrique que les pièces détachées du chassepot ; 2° les manufacturiers de Saint-Etienne, ne peuvent pas arriver à fournir suffisamment de fusils pour armer même les *Stéphanois*, car par suite de la trop récente émancipation de cette industrie, l'outillage manque.

Résignons-nous donc mes frères, au fusil à piston, et approfondissons tous les mystères de la charge en douze temps.

Dans le but de suppléer aux recettes de l'octroi un peu brusquement supprimées, le Comité de Salut Public a rendu un arrêté frappant d'un impôt de cinquante centimes pour cent toutes les valeurs immobilières et mobilières.

Le principe de cet impôt nous paraît parfaitement juste ; il est certain que les citoyens qui usent dans une plus large part de la protection de la commune ou du département, doivent contribuer pour une part proportionnelle aux frais et dépenses que nécessite cette protection.

Le propriétaire d'un immeuble ou d'une maison bien garnie, est infiniment plus intéressé que son concierge par exemple, au bon entretien de sa rue pour faire valoir sa maison, à la bonne organisation des pompiers pour la préserver du feu, à la surveillance active de la force publique pour le garder des voleurs, etc.

Il est donc équitable que sa part d'impôts soit plus grosse que celle de son voisin qui ne possédant rien n'a besoin d'être protégé ni contre l'incendie, ni contre les coquins.

Par conséquent en principe, nous le répétons, la sagesse du nouvel impôt établi ne saurait être contestée. Reste à fixer sa quotité qui ne saurait être arrêtée définitivement sans une étude sérieuse et approfondie.

Il est fâcheux qu'à côté de l'éloge pour certains actes du Comité, nous soyons obligé de placer le blâme pour certains autres.

Nous avons le regret de constater, par exemple, que le système des arrestations et des perquisitions sommaires, quoiqu'ayant diminué d'intensité, n'a pas encore complètement disparu ; ce qui est d'autant plus déplorable que souvent, nous est-il dit, ces arrestations ou perquisitions se font sans ordre supérieur, et uniquement d'après l'inspiration d'un subalterne, officier ou sous-officier.

On nous cite deux faits : Mardi dernier, une dame X..., dont nous avons le nom et l'adresse, est conduite par quatre hommes et un caporal au bureau de police de la rue Luizerne.

Pourquoi ? Sous la grave inculpation d'avoir, en arrosant des fleurs, laissé tomber quelques gouttes d'eau dans la rue ou peut-être sur un passant.

Après explication Mme X... est relâchée immédiatement bien entendu, — mais que pensez vous de cette petite promenade militaire pour un crime aussi épouvantable ?

A l'autre : Cinquante gardes nationaux d'une compagnie sont requis par leur capitaine, pour aller opérer une perquisition dangereuse chez quelques vieilles filles tenant une sorte de maison de convalescence du côté de Villeurbanne ou de Meyzieux.

Perquisition faite, on ne trouve rien et l'on revient comme on était venu.

Voyons, franchement, à quoi bon ces vexations inutiles ?

Que l'on prenne des mesures énergiques, très-bien, mais à condition qu'elles aient une base certaine et un motif sérieux.

La liberté individuelle, ne l'oublions pas, est la première et la plus sacrée des libertés.

Maintenant dans le cas où il serait établi que des mesures préventives et inquisitoriales auraient été prises sans ordre émanant de l'autorité compétente, c'est à M. Métra, commandant provisoire de la garde nationale, à réagir et à sévir au besoin contre le zèle excessif de ses subalternes.

Il paraît d'ailleurs que la manie des perquisitions a amené parfois des incidents cocasses.

On nous a cité le fait de quatre gardes nationaux accompagnant jusqu'au sommet de St-Just une voiture de fumier, et assistant gravement, l'arme au bras, au déchargement complet de cet équipage peu odoriférant.

Pourquoi, sous prétexte de quêtes au profit des volontaires, laisse-t-on promener dans nos rues des véhicules bariolés qui ressemblent de loin aux voitures de cirque, et que beaucoup de gens prennent pour des réclames ambulantes du *Petit Journal*.

Cette mise en scène est fâcheuse et ridicule ; dans les circonstances graves que nous traversons, la dignité nationale exige qu'aucune manifestation n'affecte des allures de parade.

Vous savez que les employés des compagnies de chemin de fer, nécessaires au service actif, ont été exemptés de la loi qui rappelle sous les drapeaux les hommes non mariés de 25 à 35 ans.

Or, il nous revient que par une interprétation excessivement élastique, la compagnie de P. L. M. cherche à étendre cette exemption à tous les hommes quelconques employés à son service et notamment aux ouvriers de ses ateliers d'Oullins.

Voilà un petit abus qu'il faudrait faire cesser au plutôt, par la bonne raison qu'il présente un nombre respectable d'inconvénients, — dont le premier est de priver nos armées de pas mal de soldats robustes ;

Le second, d'enlever à des ouvriers âgés de plus de trente-cinq ans des moyens d'existence qu'ils trouveraient en prenant la place vide de leurs camarades partis ;

Le troisième, de favoriser certaines fraudes peu patriotiques.

Qui empêcherait en effet, un garçon de 25 à 35 ans, de se faire admettre grâce à quelques protections, dans les ateliers de la compagnie, d'échapper en cette qualité à la levée ordonnée, et une fois cette levée opérée, de rentrer tranquillement chez lui ?

Nous ne disons pas que cela ait été fait, mais cela pourrait se faire.

Dans tous les cas, il est bien évident que l'exemption prévue pour les employés de chemin de fer, ne peut et doit s'appliquer strictement qu'aux employés indispensables au service actif.

Tout autre interprétation est inadmissible et frauduleuse.

Un décret inséré dans le journal officiel de la République Française, nous a annoncé l'autre jour la nomination de M. Leroyer, avocat, au poste de procureur-général, de M. Andrieux, avocat, au poste de procureur de la République, et de M. Millaud, avocat, au poste de premier avocat-général.

M. Leroyer est un homme de talent, connu depuis longtemps pour la droiture et la solidité de ses convictions républicaines.

Nous connaissons moins M. Millaud dont on nous a dit beaucoup de bien.

Quant à M. Andrieux qui est un garçon d'esprit, il a dû joliment rire en s'installant dans le cabinet et dans le fauteuil d'où M. Choppin d'Arnouville élaborait contre lui ses réquisitoires foudroyants.

Ce que c'est que de nous !

L'empire tombe, Andrieux reste,
Et le Choppin s'évanouit.

M. Labaume a eu la joie de recevoir d'heureuses nouvelles de son fils, engagé dans le 1er chasseurs d'Afrique.

Il a été fait prisonnier sans une égratignure, avec vingt-sept hommes, tout ce qui reste du régiment.

« Nous nous sommes battus comme des enragés », écrit-il, mais que faire contre le nombre ! »

Le nombre, toujours le nombre : nous aussi nous l'aurions eu le nombre, si depuis dix-huit ans l'empire ne nous avait pas volé un million d'hommes.

Un polisson est amené l'autre nuit au poste des Terreaux.

On le flanque à la cave, et là ce gamin se met à faire un tapage épouvantable s'escrimant des pieds et des mains contre la porte de sa prison.

— Veux-tu boire, lui dit un garde national compatissant, dans le but de calmer son excitation.

— Oui, je veux boire.
— Tiens, voilà de l'eau.
— De l'eau ! répond le gamin avec un accent et un geste indéfinissables, de l'eau !... Je ne bois que de la groseille !

HECTOR PÉRIÉ

Toujours la statue Vaisse

Nous y revenons encore, au risque de faire du rabachage.

Mais, voyez-vous, il nous est impossible d'admettre, que lorsque toutes les ressources du pays sont mises à contribution, lorsqu'il faut de l'argent pour organiser l'armée, habiller les volontaires et nourrir les soldats, lorsqu'il faut du fer et de l'acier pour fabriquer des armes et des munitions, il nous est impossible d'admettre qu'on laisse sous un hangard une statue en bronze qui nous a coûté à nous Lyonnais soixante mille francs de bel et bon argent.

Il y a quinze jours, nous avions proposé de refondre ce sénateur coulé et de métamorphoser son bronze en boulets ou en mitraille.

Notre idée n'a pas été suivie. Pourquoi ? Nous n'en savons rien. Peut-être le bronze était-il comme son modèle de qualité inférieure, et a-t-on désespéré de tirer quelque chose de bon de ce résidu de grand homme.

Dans ce cas, voici une autre proposition : Que l'administration fasse vendre aux enchères publiques la statue de feu Vaisse.

Il se trouvera bien quelque amateur pour acheter ce souvenir d'un des illustres administrateurs du second empire.

Ces fameux héritiers Vaisse qui ont fait successivement sanctionner l'honorabilité de leur auteur par le tribunal correctionnel, la Cour impériale et la Cour de cassation, en donneraient bien quelque chose.

Les membres de la commission municipale dont la reconnaissance a élevé ce monument, ne laisseraient pas cette gloire tomber piteusement dans la boutique d'un chaudronnier !

Les avocats généraux et particuliers, qui nous ont injuriés trois heures durant, pour avoir osé douter de l'honorabilité immaculée du créateur du parc de la Tête-d'Or, — rogneraient bien de quelques écus, les appointements et les honoraires que leur a valus cette besogne, — afin de devenir pro-

priétaires de l'homme qu'ils ont défendu avec tant d'ardeur.

Les gens qui sont à la recherche de portraits ou de bustes d'ancêtres, seraient probablement enchantés de trouver cette effigie de grandeur naturelle, avec son habit brodé et ses nombreuses décorations, — et en offriraient certainement un bon prix.

Une statue comme celle-là du reste, peut-être employée à une foule d'usages domestiques ou autres qui en rendraient la vente facile et attireraient un grand concours d'enchérisseurs.

Elle peut servir à volonté d'enseigne pour un ferblantier, de porte-manteau pour un vestibule, d'ornement pour un jardin de restaurant, de mannequin pour effrayer les moineaux, que sais-je ?

N'en tirât-on qu'un louis, ce serait toujours ça, plutôt que de perdre le capital et les intérêts de nos soixante mille francs.

Dans tous les cas, à défaut d'autres acquéreurs, nous prévenons l'administration que la *Mascarade* est acheteur du bronze sus dit, — au prix de quarante-sous, ci . . . 2 fr.

J. B.

L'intervention diplomatique.

Nos lecteurs n'ignorent pas que depuis une quinzaine de jours la diplomatie européenne s'occupe avec une activité infatigable d'amener une transaction honorable entre la France et le roi Guillaume.

Quoique les conférences des différents représentants des puissances neutres aient été enveloppées du plus profond secret, la *Mascarade*, qui a des yeux et des oreilles partout, a pu se procurer le compte-rendu des diverses séances où l'importante question de la paix a été agitée.

Nous nous empressons bien entendu de mettre ce compte-rendu sous les yeux de nos lecteurs, afin qu'ils jugent par eux-mêmes de la bonne volonté, de l'ardeur et du zèle vraiment excessifs apportés par les diplomates étrangers dans l'accomplissement de leur œuvre de médiation.

PREMIÈRE SÉANCE.

Les ambassadeurs sont convoqués pour midi. Midi. — Personne, sauf l'huissier.

Midi dix. — M. Wahsburn, ambassadeur des Etats-Unis.

M. Wahsburn, avec l'aisance qui caractérise tout bon yankee, s'assoit dans un fauteuil, met les pieds sur la table des conférences et allume un cigare de choix.

Midi et quart. — M. Wahsburn toujours seul commence à s'impatisser. — Pour passer le temps, il relit la lettre sympathique que lui a adressée Jules Favre, et il termine sa lecture par un petit grognement de satisfaction.

Midi et demi. — M. Wahsburn au bout de son cigare commence à s'impatisser.

— Huissier, regardez, je vous prie, si vous ne voyez aucun ambassadeur poindre à l'horizon de la rue ?

— J'aperçois un monsieur qui s'avance à petits pas en comptant les pavés du bout de sa canne.

— Ce doit être un de mes collègues. — A quelle distance est-il à peu près ?

— Cinquante mètres environ.

— Bon, alors dans trois quarts d'heure, s'il n'y a pas d'embarras ni d'embarras de voitures, j'espère le voir arriver.

M. Wahsburn s'assoit sur la table, met les pieds sur son fauteuil, et allume un second cigare, en étoilant le parquet de jets de salive.

Une heure et quart. — L'huissier. Lord Lyons, ambassadeur d'Angleterre !

M. Wahsburn. Ah ! collègue, je suis heureux... mais vous paraissez essoufflé ?

Lord Lyons. Oui, je suis venu un peu vite, craignant de vous faire attendre, et comme suivant notre proverbe commun : *time is money*...

M. Wahsburn. Oh ! ce n'est rien. Il n'y a guère qu'une heure et demie que je suis là ; l'affaire de quatre ou cinq dollars tout au plus.

Lord Lyons. Oui, cela doit faire un livre, six pence et onze penny ; — si vous tenez que je vous rembourse ?

M. Wahsburn. Comment donc, entre amis ! à charge de revanche, voilà tout. — Du reste, vous êtes le premier arrivé après moi, et il nous manque pour délibérer la plupart de nos confrères. — Ah ! en voici peut-être un.

L'huissier. M. Nigra, ambassadeur d'Italie !

M. Olozaga, ambassadeur d'Espagne !

M. Wahsburn. Deux d'un coup, c'est jouer de bonheur.

M. Nigra. Vous nous excuserez, messieurs, de notre inexactitude, mais nous avons été retardés, avec mon collègue Olozaga, par une petite mésaventure.

Lord Lyons. Vraiment ! contez nous ça.

M. Nigra. Figurez-vous que pour arriver plus vite nous avons voulu prendre un fiacre :

nous nous installons, Olozaga et moi, sur les coussins de ce char numéroté, lorsqu'après quelques tours de roue je m'aperçois d'une chose réellement fâcheuse : pas un sou dans mes poches pour payer la course. Je m'adresse à Olozaga qui me répond par un geste significatif en frappant sur ses goussets où ne résonne pas le moindre maravedis.

M. Olozaga. C'est la vérité pure : les finances de mon gouvernement sont dans un état tel que depuis trois mois je n'ai pas encore émargé un seul quartier de mon traitement.

M. Nigra. Je suis logé absolument à la même enseigne, avec une différence de deux mois en plus ; bref vous comprenez l'embarras de notre situation : deux plénipotentiaires de deux grandes nations comme l'Italie et l'Espagne, ne pouvant réunir trente-cinq sous pour leur fiacre, c'était tout-à-fait humiliant ; aussi avons-nous dû descendre de notre véhicule pour échapper au désagrément d'être menés chez le commissaire....

M. Washburn. Et pourquoi ne vous être pas fait conduire jusqu'ici, je me serais fait un plaisir quant à moi de vous accompagner....

Lord Lyons. Et moi de même, avec des intérêts convenables....

M. Nigra. Merci vraiment de votre obligeance, mais nous n'aurions pas osé....

M. Olozaga. Nous avons si peu de crédit aujourd'hui!..

L'huissier. L'ambassadeur de la République Helvétique!

M. Washburn. Allons, allons, nous voici bientôt au complet. — Quatre heures moins le quart.... Fichtre, il ne nous restera guère de temps pour....

L'huissier. L'ambassadeur de Russie!

L'ambassadeur de Turquie!

L'ambassadeur Russe. Je suis confus, mes chers collègues, de me présenter si tard, mais mon confrère de Turquie m'avait chargé de le réveiller en passant, ce qui m'a fait perdre dix heures. D'ailleurs ce qui me console, c'est que je ne vois pas notre ami Metternich.

Lord Lyons. Il attend sans doute des instructions de M. de Beust.

M. Washburn. Alors ce sera long. — Dites-moi, messieurs, pensez-vous que nous puissions arriver à un arrangement....

Lord Lyons. Mon Dieu, oui et non. — Si la France se montre raisonnable....

M. Washburn. Et la Prusse pas trop exigeante....

Lord Lyons. Si en un mot les belligérants s'entendent....

L'ambassadeur de Russie. Il y a des chances pour que....

M. Washburn. La guerre cesse.

Lord Lyons. C'est bien mon avis. — Mais quel est ce bruit?

L'ambassadeur Russe. Ne faites pas attention, c'est le Turc qui ronfle!

M. Washburn. Cinq heures! Diable, voilà l'heure de dîner, et Metternich....

Lord Lyons. N'arrive pas.... Pourtant nous ne pouvons rien faire sans lui....

L'ambassadeur Russe. Hé le Turc, que pensez-vous de la question?

Le Turc. Rrrron!

Six heures moins dix. — L'huissier. M. de Metternich!

Tous. Ah enfin! eh bien?

M. de Metternich. Messieurs je n'ai pas d'instructions de M. de Beust.

DEUXIÈME SÉANCE.

Midi.

M. Washburn. Encore le premier! Est-ce que mes collègues auraient l'intention de me faire poser comme hier... Non, non, les voici.

M. Olozaga. Cette fois, messieurs, nous ne sommes pas en retard : nous avons, Nigra et moi, rencontré l'ambassadeur Suisse qui nous a offert l'omnibus.

M. Washburn. Tâchons, mes chers collègues, de rattraper le temps que nous avons perdu hier. Vous connaissez le but de cette réunion. Il s'agit de nous interposer pour mettre un terme à la guerre d'extermination qui se fait en ce moment, pour arrêter l'épouvantable effusion de sang....

Lord Lyons. Il est certain qu'il est désagréable de voir mourir tant de Prussiens....

M. Washburn. Et l'humanité nous fait un devoir, messieurs, d'intervenir sérieusement pour éviter la ruine et le massacre de deux grandes nations dont l'une, la France républicaine a, je ne le vous cache pas, toutes les sympathies de mon gouvernement.

Lord Lyons. Je partage entièrement l'opinion de mon honorable collègue, et comme lui je déplore amèrement cette lutte meurtrière qui, je le répète, coûte la vie à tant de Prussiens....

L'Ambassadeur Russe. Il meurt aussi quelques Français, collègue....

Lord Lyons. C'est possible, mais notre gracieuse souveraine ne regrette que les anciens compatriotes de son cher Albert, et je ne saurais avoir d'autres sentiments....

M. Washburn. Que ceux de votre gracieuse souveraine.

Lord Lyons. Vous l'avez dit.

M. Nigra. Messieurs, je suis touché comme vous des malheurs de cette guerre épouvantable, et je serais désireux de la voir cesser promptement, mais je tiens à démentir un bruit ridicule qui s'est propagé, à savoir que cent mille Italiens arrivaient au secours de la France.

Vous connaissez trop, messieurs, les finances de mon pays pour ajouter foi le moins du monde à une plaisanterie d'aussi mauvais goût, et je ne peux faire que des vœux tout à fait platoniques, pour le rétablissement de cette paix que je désire de tout mon cœur.

M. Olozaga. Moi de même.

M. de Metternich. Moi de même.

L'Ambassadeur Russe. Moi de même.

L'Ambassadeur Turc. Rrrron!

M. Washburn. Messieurs, c'est très-bien de désirer la paix, mais là ne doit pas se borner notre intervention, et il faut aviser à des moyens prompts, énergiques et surtout pratiques. Si nous envoyions à Berlin une note collective, dont la fermeté....

M. de Metternich. Une note sans instructions! Vous n'y pensez pas.

Lord Lyons. Il est certain qu'il faut des instructions....

L'Ambassadeur Russe. Oui, il ne serait pas mal d'avoir des instructions....

M. Nigra. J'avoue que des instructions....

M. Olozaga. On ne saurait nier que des instructions....

M. Washburn. Mais jamais nous n'aurons le temps d'arriver....

M. de Metternich. Attendez : étant donnée l'urgence de la situation, nous devons recourir aux voies les plus rapides que comporte la diplomatie, n'est-ce pas?

Tous. D'accord.

M. de Metternich. Alors! voici ce que je propose : demain nous écrirons à nos ministères respectifs, pour leur demander s'ils ne sont pas d'avis que la paix est préférable à la guerre.

Ils nous répondent courrier par courrier, et nous envoyons au quartier général prussien une

note indiquant que les puissances neutres estiment que la guerre est un fléau, et la paix une chose désirable.

Ce point fixé, nous écrivons de nouveau à nos cabinets pour leur demander s'il ne pensent pas que la paix doit être précédée de quelques propositions d'arrangement.

Aussitôt la réponse, nous prions nos cabinets de vouloir bien nous fixer les bases générales sur lesquelles pourrait être établi le traité en question.

Des bases générales aux points de détail, c'est l'affaire de deux ou trois correspondances à échanger seulement.

Après quoi, nous essayerons de fondre ensemble tous nos documents spéciaux, et d'ébaucher une transaction qui une fois revêtue de l'approbation de chacun de nos gouvernements, pourrait être proposée aux deux puissances belligérantes.

De cette façon, je pense qu'au bout de six semaines, de six semaines! chose incroyable dans les fastes diplomatiques....

Lord Lyons. Le fait est que c'est peu.

M. de Metternich. Il serait possible d'entrer dans une voie sérieuse de conciliation.

M. Washburn. Je crains, messieurs, que vous n'arriviez comme les carabiniers : toujours trop tard!

TROISIÈME SÉANCE.

M. Washburn. Eh bien! collègues, quelques jours se sont écoulés depuis notre dernière entrevue : qu'avons-nous de nouveau?

M. de Metternich. Pas reçu d'instructions.

M. Nigra. Pas reçu d'instructions.

M. Olozaga. Pas reçu d'instructions.

Lord Lyons. Pas reçu d'instructions.

L'Ambassadeur Russe. Pas reçu d'instructions.

Le Turc. Rrrron!

M. Washburn. Messieurs, écoutez!... le premier coup de canon sur Paris!

CHRISTIAN.

Pour tous les articles non signés

Le Directeur-gérant, E.-B. LABAUME.

LYON. — Impr. LABAUME, cours Lafayette, 3.

GARDE MOBILE. --- GARDE NATIONALE

MAGASINS de CHAPELLERIE

Les plus vastes de France

Tout le passage de l'Argue compris entre la rue de l'Impératrice, 80, et la rue Centrale, 43, — LYON

Maison RIVIER sœurs

Choix extraordinaire de Képis pour la Garde mobile

GROS ET DÉTAIL.

QUINA - VERMOUTH

Produit hygiénique, breveté s. g. d. g.

de FILLION neveu

MAISON FONDÉE EN 1825

Rue Gasparin, 5 et 9, LYON

Ce produit contient tous les principes toniques du QUINQUINA et constitue en outre un excellent fébrifuge. Composé de plantes saluaires, il forme aussi un excellent appétitif.

Exiger le cachet sur la bouteille, et sur l'étiquette la signature de FILLION neveu.

35 Ans de Succès

ROB-SAVARES, DÉPURATO-TONIQUE Perfectionné pour la parfaite guérison des

MALADIES SECRÈTES

Faiblesse des organes, Pertes, Abcès, Ulcères, Tumeurs, Éruption à la peau, Affections cutanées et Vices du sang.

Les guérisons nombreuses et authentiques opérées chaque jour par ce précieux et puissant dépuratif le dispensent de tout éloge et sont les plus beaux titres de ce remède à la confiance publique dont il jouit constamment.

Expéditions par correspondances

s'adresser à M. TOUSSAINT, chimiste, pharmacien de première classe rue Pizay, 12, au premier étage, Lyon allée de traverse rue de l'Arbre-Sec 9 (37)

AU BALLON CAPTIF

Rue de la Barre, 8, en face de la rue Belle-Cordière — LYON

MOUCHET, horloger, bijoutier

Ex-ouvrier horloger de HREGUET de PARIS

1^{er} Prix à l'Ecole des Sciences et des Arts industriels de Lyon, spécialité pour les Réparations de Remontoirs

SEULE MAISON A LYON POUR LA MODICITÉ DE SES PRIX.

Toutes les Réparations et les Ventes sont garanties de 1 an à 4 ans.

Aperçu des prix:

Nettoyage de montres à cylindre.	2 50	à cylindre et rubis depuis	35 -
Grands ressorts de montre, première qualité.	2 50	Montres or pour hommes à cylindre et rubis, depuis	85 -
Nettoyage de pendule.	3 50	Montres argent pour hommes à cylindre et rubis, depuis	25 -
Verres de montre double. Id. cristal.	- 50	Remontoir or pour dames depuis.	450 -
Id. Id.	- 75	Id. pour hommes, depuis	200 -
Montres or pour dames, à cylindre et rubis, depuis	65 -	Id. en aluminium.	30 -
Montres argent pour dames			

Fait les Echanges en tous genres. — Expédie dans le dehors.

ACHAT D'OR ET D'ARGENT

HERNIES

Sans opération, guérison prompte et parfaite garantie par les faits. En conséquence, plus de bandages. S'adresser à M. Gaillard, médecin de la faculté de Montpellier, domicilié à Lyon, quai de la Charité, 4.

(58-43)



CARTE

DES

ENVIRONS DE LYON

COMPRENANT

Non-seulement le département du Rhône, mais encore les parties des départements de l'Ain et de l'Isère qui avoisinent Lyon de 30 à 40 kilomètres.

Cette Carte offre aux touristes et aux amateurs d'excursions à la campagne, les indications les plus complètes pour les guider dans leurs promenades. — Villes, Villages et les moindres hameaux, grandes Routes et Chemins vicinaux, les lignes des Chemins de fer, les plus petits ruisseaux, tout y est indiqué.

Prix : 3 Francs

EN VENTE

à l'Imprimerie Labaume, cours Lafayette, 3.

aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux.

A LYON